

(site édition Deux Océans, 04.2012)

La trajectoire étonnante d'Henri Morlighem commence à Taintignie (Belgique), où il naît en 1904. Après une formation à l'école de médecine tropicale à Anvers, il s'en va dès 1927 au Congo Belge, où il débute comme auxiliaire médical, d'abord à Lisala (ville située au nord-ouest de la RD Congo), puis au Kasai, assurant un service exemplaire contre la maladie du sommeil. En 1931, il rencontre à Mwamba Tshisuye (petit poste le long de la rivière Mwanzangoma) le Dr Tiarko Fourche (1890-1942), grand connaisseur de la pensée bantu, qui était arrivé au Congo en 1923. Il en devient vite un disciple fervent. C'est sur le conseil du Dr Fourche qu'il fait de nombreux stages au Musée de l'Homme à Paris, qui le propulsent dans l'ethnologie. Leur communauté de pensée se concrétise par une collaboration soutenue tant sur le plan médical que sur le plan ethnologique. Au bout de 20 ans de recherches, Henri Morlighem (surnommé Maja Mampanya) parvient à pénétrer au cœur des traditions orales africaines, en particulier celles des Baluba du Kasai, et à mettre en lumière les principes explicatifs de la formation de l'univers selon eux, autrement dit, leur cosmogonie. Avec la collaboration de Tiarko Fourche (surnommé Kambudyàngà), il a consigné cette pensée avec beaucoup de minutie et de probité dans le livre qu'il a, par manière de provocation, intitulé « Une bible noire » (paru en 1973, chez Max Arnold). A juste titre, les penseurs africains considèrent ce livre comme un ouvrage de référence. En effet, le récit présenté est un mythe fondamental, qui révèle aux hommes de l'Afrique centrale un code de vie. Il a pour eux la même signification que le Coran pour les musulmans ou la Bible pour les chrétiens. Il est remarquable, d'ailleurs, que ce récit ait des équivalents en Afrique orientale, occidentale ou australe, ce qui confirme l'unité culturelle ou, du moins, philosophique, de l'Afrique. Pour le lecteur désireux de mieux connaître la pensée africaine ou la pensée humaine tout court, mais du point de vue africain, ce livre constitue un guide précieux. Mais avant de nous parvenir, le manuscrit a connu un destin singulier, qui vaut la peine d'être brièvement relaté. Il faut signaler d'abord que, plus d'une fois, Henri Morlighem évite le pire, à Luluabourg (l'actuelle Kananga). Une première fois en 1944, lors d'une mutinerie de soldats qui revenaient de la Campagne d'Abyssinie et une seconde fois en 1960, lors de violentes émeutes qui accompagnent l'accession du pays à l'indépendance. A cette époque, Henri Morlighem ne doit son salut qu'à son courage calme et aussi, disons-le, à l'héroïsme du colonel M. Depireux qui, au péril de sa propre vie et fort de son prestige, le fait libérer d'un cachot surchauffé comme un étouffoir. Toutefois, il perd 200 têtes de bétail ainsi que toutes ses notes, excepté, fort heureusement, le brouillon de son livre. En effet, au cours des événements de juin 1960, Henri Morlighem est transféré avec d'autres réfugiés de Luluabourg à N'djili (aéroport de Kinshasa). Au moment de quitter Luluabourg, un de ses amis, Me Verdière, lui remet une valise en carton. Celle-ci contient un manuscrit qu'il lui avait confié pour lecture. Elle contient aussi, soit dit en passant, deux chemises, Henri Morlighem étant démuné de tout. Mais l'aéroport de N'djili subit à son tour une attaque et, au cours de la bousculade qui s'ensuit, Henri Morlighem perd tous ses effets, y compris la valise ! Il s'embarque donc pour Bruxelles les mains vides ! Or voilà que, plus d'un mois plus tard, il est convoqué à Zaventem (aéroport de Bruxelles). Pour y récupérer une valise en carton, acheminée par les soins de la Sabena et contenant le manuscrit de « Une bible noire » ! Henri Morlighem meurt en 1982. Homme de science d'une grande modestie, il était

aussi à la fois un pionnier et un esprit d'une grande flexibilité. Quelle existence féconde que celle de cet homme qui, après la rédaction de ce livre magnifique, se lance dans le métier d'éleveur, puis de fabricant d'eau gazeuse et même de briquetier ! C'est que fondamentalement, Henri Morlighem était un bâtisseur. Bâtisseur de maisons, mais surtout bâtisseur d'hommes, bâtisseur de vie.